

Maroc. Rescapé du bagne de Tazmamart, Ahmed Marzouki était à Paris, début février, pour assurer la promotion de son autobiographie. Impressions à vif

Souvenirs de la maison des morts.



AHMED R. BENCHEMSI
Correspondant à Casablanca

A quoi pense quelqu'un qui a passé le tiers de sa vie dans un cachot obscur, quand il contemple pour la première fois l'immensité bleue de l'Atlantique, depuis le hublot d'un avion ? « Ça va vous paraître bizarre, mais je me demandais : et si on tombait ? Ce serait stupide de finir dans le ventre d'un requin après avoir lutté pendant dix-huit ans pour sortir de sous terre... »

Ce vendredi 2 février, Ahmed Marzouki était en route pour Paris afin d'assurer la promotion de son autobiographie, *Tazmamart, cellule 10°*. Il faut avoir le cœur bien accroché pour soutenir la lecture de ce livre terrible, qui décrit dans les moindres détails les souffrances endurées, dans l'un des bagnes les plus sordides de la planète, par vingt-huit officiers et sous-officiers marocains (trente autres y ont trouvé la mort). Dix-huit ans sans changer de vêtements, féculents avariés en guise de repas, visites interdites et absence de soins médicaux. Et, surtout, jamais de lumière. Dix-huit ans à subir les avanies de gardiens cruels et veules. À se demander si le monde se souvenait encore d'eux ou s'ils allaient crever jusqu'au dernier. Dix-huit ans à expier des crimes (les deux tenta-

tives de renversement de Hassan II, en 1971 et 1972) qu'ils n'avaient pas commis et dont la plupart n'étaient même pas informés...

À 54 ans, c'était la première fois que Marzouki quittait le Maroc. Dans l'avion pour Paris, il a, dit-il, pensé très fort à Faraj (« libération », en arabe), ce petit pigeon « étrange et têtu, qui n'admettait pas que sa place fût avec les vivants, mais voulait vivre avec nous, les morts vivants ». Que de périls Faraj n'a-t-il pas enduré, traversant grillages et lucarnes, pour se poser sur la main d'Ahmed ! « Vendredi, c'est moi qui volais au-dessus des nuages », commente le rescapé. Il lui aura fallu, pour cela, dix ans de patience. « Quand je suis sorti de Tazmamart, en 1991, c'est comme si on m'avait donné une aile. Mais ce n'est qu'en obtenant mon passeport que j'ai reçu la seconde et que j'ai pu m'envoler. »

Dix-huit ans dans l'obscurité, sans jamais changer de vêtements. Pour toute nourriture, des féculents avariés.

Son passeport, Marzouki l'a pourtant tenu entre ses mains dès 1995. Volonté des autorités de tourner la page ? Non, simple quiproquo. Lors de sa naissance, en 1947, dans le douar de Bouajoul (dans le pré-Rif), un officier d'état civil français l'avait enregistré par erreur sous le nom de Marzak. À sa sortie du bagne, il a engagé une démarche administrative pour récupérer son véritable nom. Et

dans la foulée, un passeport (qui lui a été accordé facilement, le nom de Marzouki n'étant pas fiché), puis un visa pour la France, où il devait subir des examens médicaux. La fureur des autorités n'en a été que plus grande, quand elles se sont aperçues de leur erreur. « Je l'avais fait de bonne foi, mais ils ont pensé que j'avais tenté de les berner. Et comme, au même moment, je travaillais avec Ignace sur mon manuscrit, ils ont imaginé je ne sais quelle machination. »

Le journaliste Ignace Dalle était, à l'époque, chef du bureau de l'Agence France Presse à Rabat. Ayant rencontré Ahmed quelques années plus tôt, il lui avait proposé de l'aider à raconter son histoire. Mais il avait eu le tort de s'en ouvrir à un « ami ». Or celui-ci était un indicateur de la police. « Non seulement je ne suis pas allé à Paris,

mais, deux jours avant le voyage, on m'a retiré mon passeport, enlevé et conduit, bandeau sur les yeux, dans le sous-sol d'une villa de Rabat. Là, j'ai été interrogé pendant trente-six heures et accusé de trahison ! » Dès sa libération, les menaces téléphoniques et les intimidations ont commencé, suivies d'autres interrogatoires. Hassan II encore vivant, il était fortement déconseillé d'évo-



quer Tazmamart. Le projet de livre a donc été mis sous le boisseau. Ahmed n'a pu retrouver une vie normale qu'à la suite d'une intervention personnelle de Jacques Chirac auprès des autorités marocaines, comme le révèle Dalle dans son avant-propos au livre.

Depuis, le Maroc a changé. En octobre 2000, Marzouki a reçu une indemnisation de 2,66 millions de dirhams (1,66 million de FF). Son passeport, c'est le gouverneur de Salé, où il vit aujourd'hui, qui le lui a personnellement remis, à la mi-janvier. L'invitation à se rendre à Paris lui a été adressée par la section parisienne du Forum pour la vérité et la justice (FVJ), une ONG marocaine qui s'emploie, en toute légalité, à faire la lumière sur les « années noires ».

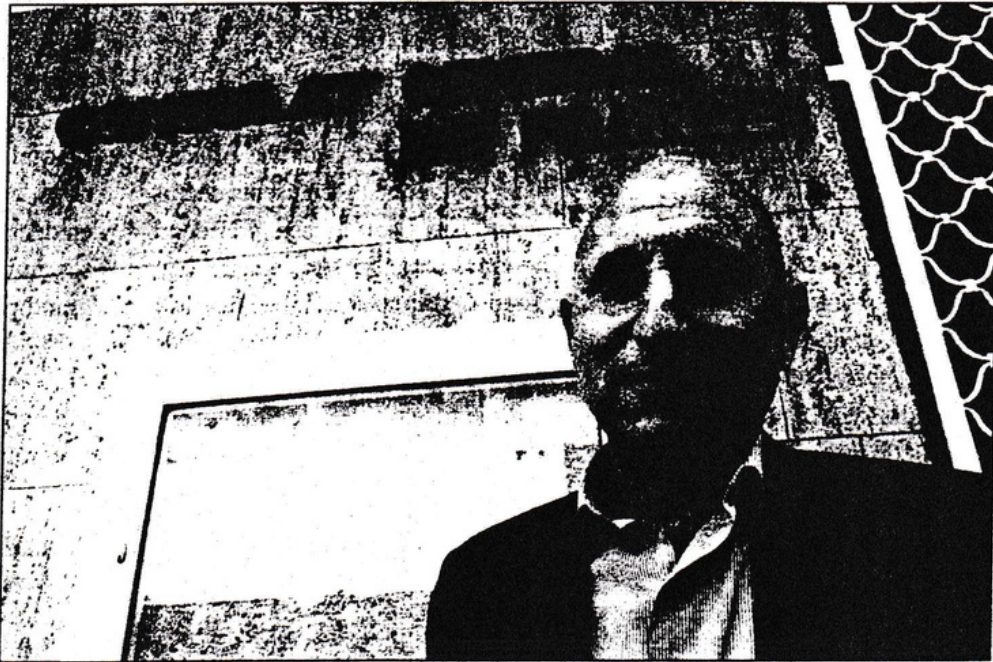
C'était donc la première fois qu'Ahmed prenait l'avion depuis cette nuit du 7 août 1973 où il fut transféré à Tazmamart, avec cinquante-sept de ses camarades. Paris ? Il l'a souvent visité. Mais en rêve. « Couché sur le dos, dans ma cellule, j'ai aussi visité Rome, Munich, Tokyo, New York... J'ai fait le tour du monde. » Première impression ? « J'étais complètement perdu. J'ai suivi quelqu'un qui prenait le même avion et j'ai fait comme lui. »

À l'arrivée, une dizaine de personnes l'attendent, avec force bouquets de fleurs. Il y a là Ignace Dalle, des membres du FVJ, des cousins d'Ahmed, parmi lesquels un réfugié politique... Mais aussi deux des trois frères Boureqat, eux aussi emprisonnés à Tazmamart, mais pour des motifs différents (ils ont été libérés, puis dédommagés par

Hassan II lui-même). Et puis, bien sûr, quelques flics peu discrets, dépêchés par l'ambassade du Maroc. Un réflexe, sans doute.

Ce qu'il pense de Paris ? C'est une ville où il y a « beaucoup de blonds et beaucoup de vieux » et où « les gens s'embrassent sur la bouche dans le métro », relève, réprobateur, le pudique Rifain. Mais c'est aussi une grande claque dans la

Pendant son bref séjour – quatre jours –, Marzouki a été happé par un tourbillon médiatique auquel, modeste, il ne s'attendait pas. Jamais il n'aurait imaginé que son livre puisse avoir un tel succès. Un mois après sa sortie, plus de quinze mille exemplaires ont déjà été vendus en France, tandis qu'au Maroc, il a fallu une réédition. C'est d'ailleurs le succès rencontré dans



Ahmed Marzouki devant le consulat de France à Rabat : dix ans pour obtenir un passeport.

figure. « Ce qui frappe d'emblée, c'est l'immensité des bâtisses, des boulevards, des places... Jusqu'à présent,

Casablanca était pour moi la plus grande ville du monde. » Sous le touriste émerveillé perce néanmoins l'ancien prisonnier : « Ici, le regard est partout arrêté par des murs. » Mais quels murs !

« L'Histoire, tout respire l'Histoire ! La France respecte ses monuments, honore ses grands hommes par des plaques, des stèles, des statues... Je me souviens qu'à l'école primaire, dans mon village, l'instituteur français nous avait dicté un texte de Prosper Mérimée. À Paris, j'ai vu sur un immeuble une plaque indiquant "ici vivait Prosper Mérimée". Personne n'a été oublié ! »

son pays qui étonne le plus Ahmed. « Depuis ma sortie de prison, nombre de mes compatriotes m'ont dit, sans m'écouter : "La vie n'a pas été facile pour nous non plus, tu sais. Tu avais des problèmes dedans, nous en avons dehors." Je craignais que les Marocains ne soient devenus blasés, insensibles. Ce n'est pas le cas et ça me touche énormément. »

Et ses tortionnaires ? Ressent-il de la haine à leur égard ? Souhaite-t-il se venger ? Réponse, sur une chaîne de télé française : « Oh non ! Je ne veux surtout pas me miner la santé avec des sentiments pareils. Au contraire, je les plains. Je suis sûr qu'ils sont malheureux. » ●

* Tazmamart, cellule 10, Ahmed Marzouki, éditions Tarik/Paris Méditerranée, 110 FF.

A. SENNA/AFP